

Le monde de la vie dans la phénoménologie de Husserl : retrouver la vérité comme expérience vécue ?

Texte 1

Il s'agit de décrire, et non pas d'expliquer ni d'analyser. Cette première consigne que Husserl donnait à la phénoménologie commençante d'être une « psychologie descriptive » ou de revenir « aux choses mêmes », c'est d'abord le désaveu de la science. Je ne suis pas le résultat ou l'entrecroisement des multiples causalités qui déterminent mon corps ou mon « psychisme », je ne puis pas me penser comme une partie du monde, comme le simple objet de la biologie, de la psychologie et de la sociologie, ni fermer sur moi l'univers de la science. Tout ce que je sais du monde, même par science, je le sais à partir, d'une vue mienne ou d'une expérience du monde sans laquelle les symboles de la science ne voudraient rien dire. Tout l'univers de la science est construit sur le monde vécu et si nous voulons penser la science elle-même avec rigueur, en apprécier exactement le sens et la portée, il nous faut réveiller d'abord cette expérience du monde dont elle est l'expression seconde. La science n'a pas et n'aura jamais le même sens d'être que le monde perçu pour la simple raison qu'elle en est une détermination ou une explication. Je suis non pas un « être vivant » ou même un « homme » ou même « une conscience », avec tous les caractères que la zoologie, l'anatomie sociale ou la psychologie inductive reconnaissent à ces produits de la nature ou de l'histoire, - je suis la source absolue, mon existence ne vient pas de mes antécédents, de mon entourage physique et social, elle va vers eux et les soutient, car c'est moi qui fais être pour moi (et donc être au seul sens que le mot puisse avoir pour moi) cette tradition que je choisis de reprendre ou cet horizon dont la distance à moi s'effondrerait, puisqu'elle ne lui appartient pas comme une propriété, si je n'étais là pour la parcourir du regard. Les vues scientifiques selon lesquelles je suis un montant du monde sont toujours naïves et hypocrites, parce qu'elles sous-entendent, sans la mentionner, cette autre vue, celle de la conscience, par laquelle d'abord un monde se dispose autour de moi et commence à exister pour moi. Revenir aux choses mêmes, c'est revenir à ce monde avant la connaissance dont la connaissance parle toujours, et à l'égard duquel toute détermination scientifique est abstraite, signitive et dépendante, comme la géographie à l'égard du paysage où nous avons d'abord appris ce que c'est qu'une forêt, une prairie ou une rivière.

MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, Avant-propos

Texte 2

Ressaissons la pensée fondamentale de notre développement : la « crise de l'existence européenne » dont on parle tant aujourd'hui, et qui s'atteste dans des symptômes innombrables de désagrégation de la vie, n'est pas un destin obscur, une fatalité impénétrable ; bien au contraire, on peut la comprendre et la percer à jour à partir de l'arrière-fond de la découverte philosophique de la téléologie de l'histoire européenne. La présupposition de cette compréhension réside cependant dans la saisie préalable du phénomène « Europe » dans son noyau central d'essence. Pour pouvoir concevoir l'énigme de la « crise » présente, il faudrait élaborer le concept d'Europe en tant que téléologie historique des buts infinis de la raison ; il faudrait montrer comment le « monde » européen est né des idées de la raison, c'est-à-dire de l'esprit de la philosophie. La « crise » pourrait alors être interprétée comme l'échec apparent du rationalisme. Le motif de l'insuccès d'une culture rationnelle réside cependant, comme nous le disions, non dans l'essence du rationalisme lui-même, mais uniquement dans son extériorisation, dans son engloutissement dans le « naturalisme » et « l'objectivisme ». La crise de l'existence européenne n'a que deux issues : soit la décadence de

l'Europe devenant étrangère à son propre sens vital et rationnel, la chute dans l'hostilité à l'esprit et dans la barbarie ; soit la renaissance de l'Europe à partir de l'esprit de la philosophie, grâce à un héroïsme de la raison qui surmonte définitivement le naturalisme. Le plus grand danger pour l'Europe est la lassitude. Luttons avec tout notre zèle contre ce danger des dangers, en bons Européens que n'effraye pas même un combat infini et, de l'embrassement anéantissant de l'incroyance, du feu se consumant du désespoir devant la mission humanitaire de l'Occident, des cendres de la grande lassitude, le phénix d'une intériorité de vie et d'une spiritualité nouvelles ressuscitera, gage d'un avenir humain grand et lointain : car seul l'esprit est immortel.

HUSSERL, *La crise de l'humanité européenne et la philosophie*

Texte 3

Assurément, l'historien, le chercheur de la culture, de l'esprit, de quelque sphère que ce soit, a aussi constamment parmi ses phénomènes la nature physique, dans notre exemple la nature de la Grèce antique. Cependant, cette nature n'est pas la nature au sens des sciences de la nature, mais ce qui valait comme nature pour les anciens Grecs, ce qui se tenait devant leurs yeux dans leur monde environnant en tant que réalité naturelle. Exprimé de manière plus complète, le monde environnant historique des Grecs n'est pas le monde objectif en notre sens, mais leur représentation du monde, c'est-à-dire leur propre évaluation subjective, accompagnée de toutes les réalités qui valaient pour eux, les dieux, les démons, etc. Le monde environnant est un concept qui n'a sa place que dans la sphère spirituelle, à l'exclusion de toute autre. Que nous vivions dans notre monde environnant respectif, dont la valeur réside dans tous nos soucis et peines, cela se déroule purement dans la spiritualité. Notre monde environnant est une configuration spirituelle, en nous et dans notre vie historique. Il n'y a donc ici aucune raison pour que celui qui prend pour thème l'esprit comme esprit, exige de ce monde une explication autre que purement spirituelle. Et il en va ainsi en général : c'est un contresens que de vouloir appréhender la nature comme étant en soi étrangère à l'esprit, et ensuite, d'asseoir la science de l'esprit sur la science de la nature en prétendant ainsi la rendre exacte. On oublie complètement, à l'évidence, que le terme de science de la nature (comme toutes les sciences en général) désigne des productions humaines, celles des scientifiques qui travaillent ensemble ; en tant que telles, elles font pourtant partie, tout autant que les processus spirituels, de l'ensemble de ce qui doit être expliqué selon la méthode des sciences de l'esprit. N'est-il pas dès lors absurde de vouloir expliquer l'événement historique « science de la nature » selon la méthode des sciences de la nature, c'est-à-dire en faisant intervenir des lois de la nature qui, en tant que production spirituelle, appartiennent elles-mêmes au problème à résoudre ?

Husserl, *La crise de l'humanité européenne et la philosophie*

Texte 4

Si nous nous considérons en particulier comme les savants que, de fait, nous sommes ici et maintenant, alors à ce mode d'être particulier en tant que savants correspond notre « fonctionnement » actuel sur le mode de la pensée scientifique, qui pose des questions et y répond théoriquement, en relation avec la nature ou avec le monde de l'esprit, et cela n'est rien d'autre que l'un ou l'autre côté du monde de la vie dont nous avons au préalable l'expérience, ou bien dont nous avons conscience et qui vaut déjà pour nous d'une façon préscientifique ou scientifique

quelconque. Et en cela les autres savant co-fonctionnent avec nous, ils forment avec nous une communauté de théoriciens, ils produisent et possèdent les mêmes vérités, ou bien par la mise-en-commun des actes d'accomplissement entrent avec nous dans l'unité d'un débat critique, en vue d'obtenir une unification critique. D'un autre côté nous pouvons aussi être pour les autres, et ils peuvent être pour nous, de simples objets ; au lieu de partager ensemble l'unité d'un intérêt théorique commun actuellement à l'œuvre, nous pouvons apprendre à nous connaître théoriquement les uns les autres, prendre connaissance des actes-de-pensée, des actes-d'expérience et éventuellement de n'importe quelle autre sorte d'actes des autres comme d'autant de faits objectifs, mais en restant « in-intéressés » à ces actes, c'est-à-dire sans prendre part à leur accomplissement, sans les approuver ni les refuser de façon critique.

Bien sûr, ce sont là les plus évidentes des évidences. Faut-il vraiment discourir, et dans un tel détail, sur des lapalissades de ce genre ? Dans la vie, non, il ne le faudrait certainement pas. Est-ce à dire qu'il ne faille pas le faire non plus en tant que philosophes ? N'est-ce pas un royaume qui s'ouvre ici, et même un royaume infini de *valeurs-d'être* toujours toutes-prêtes et disponibles, mais qui n'ont jamais été interrogées, et ne sont-elles pas les *présuppositions constantes* de la pensée scientifique, et au premier chef de la pensée philosophique ? Ce qui ne veut pas dire qu'il s'agirait, ni qu'il puisse jamais s'agir d'employer ces valeurs-d'être dans leur vérité objective.

Toute pensée scientifique et toute problématique philosophique comportent des évidences préalables : que le monde est, qu'il est toujours « d'avance » là, que toute correction d'une visée, que ce soit une visée d'expérience ou toute autre sorte de visée, présuppose déjà le monde dans son être, je veux dire comme horizon de tout ce qui vaut-comme-étant indubitablement, ce qui implique un certain stock de choses connues et de certitudes soustraites au doute, avec lesquelles était éventuellement entrée en contradiction ce qui s'est vu ôter sa valeur et réduire au néant. La science objective elle aussi ne se pose ses questions que sur le terrain de ce monde-qui-est préalable, à partir du vivre-préscientifique. Elle présuppose son être, comme toute praxis, mais le but qu'elle se propose est de transformer le savoir pré-scientifique, imparfait dans son ampleur et dans sa solidité, en un savoir parfait – en suivant, il est vrai, une Idée-Corrélative située à l'infini, celle d'un monde dont l'être soit fermement déterminé et des vérités idéalement scientifiques, « vérités en soi ». Réaliser ce but en parcourant systématiquement les degrés de la perfection, dans une méthode qui rende possible un progrès constant, telle est la tâche.

Il existe pour l'homme dans son monde ambiant toutes sortes de praxis, et parmi elles il existe cette pratique unique en son genre, historiquement tardive : la praxis théorétique. Elle a, comme tout métier, ses propres méthodes, elle est l'art des théories, de la découverte et de la mise en sûreté de vérités d'un sens nouveau, le sens idéal, étranger au vivre pré-scientifique, qui est celui d'une certaine « validité ultime », validité totale.

En disant cela nous venons encore d'ajouter à cet étalage d'« évidences » qu'on nous reproche, mais cette fois pour faire clairement voir que toutes ces validités-préalables, bref ces présuppositions du philosophe font surgir des questions ontologiques d'une dimension nouvelle, mais bientôt extrêmement énigmatique. Ce sont précisément des questions qui concernent le monde évident dans son être, le monde toujours donné d'avance dans l'intuition ; mais ce ne sont pas les questions de ce métier, de cette praxis, de cette τέχνη qui s'appelle « science objective », ce ne sont pas les questions de cet art de fonder et d'étendre l'empire des vérités scientifiques au sens objectif, portant sur ce monde ambiant, ce sont des questions qui demandent comment chaque fois l'objet, le vrai pré-scientifique, puis scientifique, se tient dans un certain rapport avec tout cet élément subjectif qui s'exprime toujours dans les évidences préalables.

Texte 5

Nous coperniciens, nous hommes des temps modernes, nous disons : « La Terre n'est pas « la nature entière », elle est une des étoiles de l'espace infini du monde ». La Terre est un corps de forme sphérique qui, certes, n'est pas intégralement perceptible d'un coup et d'un seul, mais dans une synthèse primordiale en tant qu'unité d'expériences individuelles, nouées les unes aux autres. Mais ce n'en est pas moins un corps ! Encore qu'il soit pour nous le sol d'expérience de tous les corps dans la genèse empirique de notre représentation du monde. Ce « sol » n'est pas d'abord expérimenté comme corps, il devient corps-sol à un niveau supérieur de constitution du monde à partir de l'expérience et cela annule sa forme originaire de sol. Il devient le corps total, le support de tous les corps jusqu'à présent pleinement (normalement) expérimentables partout de manière empirique suffisante, sur le mode dont ils sont expérimentés tant que les étoiles ne sont pas encore comptées parmi les corps. Mais maintenant la Terre est le grand bloc sur lequel ils sont et à partir duquel, pour nous, peuvent toujours ou auraient toujours pu devenir de plus petits corps et ce par fragmentation ou destruction.

Si la Terre en tant que corps a acquis une validité constitutive – et que, par ailleurs, les étoiles sont appréhendées comme des corps apparaissant dans des apparences lointaines sans être intégralement accessibles, alors cela concerne les représentations du mouvement et du repos qui doivent leur être attribuées. C'est sur la Terre, à même la Terre, à partir d'elle et en s'en éloignant, que le mouvement a lieu. La Terre elle-même, dans la forme originaire de représentation, ne se meut ni n'est en repos, c'est d'abord par rapport à elle que mouvement et repos prennent sens. Ce n'est qu'ensuite que la Terre se « meut » ou repose, et il en va tout à fait de même pour les astres et la Terre en tant que l'un d'entre eux.

HUSSERL, *La Terre ne se meut pas*